

**B**ÉATRICE S'ÉVEILLAIT. Elle franchissait lentement les paliers insondables de la nuit abyssale, retrouvant peu à peu la lumière du jour, tel un plongeur qui remonterait à la surface de la mer après y avoir été englouti. Elle revenait à elle après le flottement paisible d'un long sommeil serein. C'est avec une grâce féline qu'elle s'étira dans les discrets rayons qui filtraient par les interstices des volets et éclairaient la chambre. Ses yeux étaient à présent grands ouverts. Elle regarda à côté d'elle et constata que le lit était vide. Il était 9 heures, Antoine était parti travailler. Elle ne l'avait même pas entendu se lever tant son sommeil était lourd.

Elle posa un regard attendri sur son ventre arrondi, coquille rebondie qui couvrait patiemment un être mystérieux depuis bientôt sept mois. Elle était habitée par un souffle de vie qui emplissait son cœur d'une joie infinie. De ce ventre allait bientôt jaillir, après un dur combat anticipant déjà celui de toute vie, un être vulnérable qu'elle protégerait des dangers de l'existence. Elle caressait ce berceau provisoire en souriant : plus que deux mois...

Elle resta assise un instant. Elle massa délicatement ses reins, enfila ses pantoufles, puis se dirigea vers la fenêtre pour ouvrir les volets afin que l'air du matin, telle une vague fleurie, inonde la

pièce de son parfum léger. Elle resta un instant à contempler son jardin bigarré dont la moisson de fleurs annonçait la naissance prochaine de son premier enfant. Merveilleuse nature, fertile et féconde, qui renaît sans arrêt et se renouvelle sans jamais défaillir. Dans son ventre corolle, la fille ou le garçon, attendait patiemment l'heure de sa naissance. Ses parents viendraient alors cueillir le fruit de leur amour, union de deux êtres gravée dans la chair du nouveau-né poussant son premier cri.

Elle quitta la chambre et fit une brève halte dans le salon pour relever le store et faire pénétrer la lumière éclatante de ce soleil de juin. Elle se dirigea ensuite vers la cuisine. Béatrice ouvrit le placard d'où elle sortit une boîte de café. Elle retira le couvercle et en respira l'arôme voluptueusement. Le dégoût des premiers mois s'était évanoui pour laisser place à un nouvel appétit, celui de la vie. Elle était désormais attentive à toutes les odeurs, les saveurs dont elle se délectait à nouveau.

Elle remplit sa cafetière d'eau bouillante, dosa le café pour le mettre dans le filtre, revissa le tout et mit l'ensemble sur le feu, attendant le signal du liquide bouillonnant pour arrêter l'éruption de ce mini volcan. La porte du placard était restée ouverte. Béatrice faillit s'y cogner. Comme elle s'apprêtait à la refermer, elle remarqua un grouillement inhabituel. Elle s'approcha pour mieux observer cette activité inattendue et constata qu'il s'agissait d'une armada de fourmis qui s'activaient à transporter des miettes échappées d'un paquet de biscottes déchiré. Elle ouvrit l'autre battant pour évaluer plus précisément les dégâts.

À ce moment, le bruit de la cafetière en ébullition lui rappela qu'elle devait éteindre le feu de ce geyser qui exhalait à présent un puissant parfum. Elle l'arrêta et retourna vers le placard. Elle commença à vider un par un les paquets qui y étaient entreposés :

céréales, sucre, café, biscottes, etc. Lorsqu'elle eut fini de vider ce compartiment infesté, elle remarqua tout au fond un objet qui ressemblait à une tasse à café.

Elle la saisit doucement pour mieux l'observer à la lumière. Il s'agissait d'une tasse blanche en porcelaine fine et délicate. Sa fragile anse dorée trahissait l'usure du temps car la porcelaine apparaissait clairement par endroits, là où la dorure s'était usée au contact de doigts d'amateurs empressés. D'ailleurs, lorsque la tasse était de profil, on aurait dit qu'elle dressait l'anse en guise d'oreille, comme pour mieux écouter. Mais le plus singulier était une vieille balafre que cette relique révélait au regard, comme une bouche cousue en biais, un rictus figé. Cette cicatrice prenait naissance au niveau du liseré couronnant les bords de cet objet fantôme, étirant sa fente tordue jusqu'à la base de l'anse.

Cette bordure surannée était constituée de motifs finement dessinés : d'abord un cercle bleuté ceinturait le haut de la tasse. Des guirlandes dorées oscillaient en cadence autour des bords, intercalant parfois quelques bouquets de roses, fragiles et délicates, dont la teinte pastel éclairait tendrement ces vagues mordorées à la couleur passée. Béatrice contemplait cet objet inattendu d'un regard songeur, comme si cette rencontre impromptue la transportait très loin, ailleurs, dans une autre contrée... Soudain la sonnerie du téléphone la tira de sa rêverie. Elle reposa la relique sur la table et décrocha le combiné :

« Allô, chéri c'est toi, qu'y a-t-il ? »

Elle s'assit car elle supportait difficilement de rester debout.

« D'accord, David vient manger ce soir. Pas de problème, tu sais que je le reçois toujours avec plaisir.

— Tu veux que je cherche les photos de votre régata de l'an dernier ? Bon, je pense que j'avais dû les ranger dans la bibliothèque du salon. Je vais les trouver. Vous serez là vers quelle heure ?

— Sept heures, d'accord. Je t'embrasse. À ce soir. »

Béatrice raccrocha. Cela faisait deux ans qu'elle avait épousé Antoine et jusqu'à présent c'était pour le meilleur. Ils s'étaient rencontrés trois ans plus tôt chez des amis communs, le destin restant souvent beaucoup plus efficace que la meilleure agence matrimoniale ou un site de rencontre. Cela n'avait pas vraiment été un coup de foudre entre eux ; leur histoire avait plutôt débuté comme une amitié ambiguë, une de ces relations troublantes où la sympathie mutuelle s'estompe peu à peu pour laisser place à des sentiments plus forts. Il était déjà à la tête de l'entreprise héritée de son père. Il mettait d'ailleurs toute son énergie à faire fructifier ce patrimoine familial. Le poste qu'il occupait lui laissait peu de temps libre mais il s'arrangeait toujours pour ne pas négliger sa femme. La naissance prochaine de leur premier enfant avait fini de souder leur couple.

Béatrice retourna à la cuisine et l'odeur alléchante du café fumant l'incita à s'en verser une tasse. Antoine voulait les photos de la régates de l'an passé. Elle pénétra dans le salon et se dirigea vers la bibliothèque qui couvrait une grande partie du mur. Elle s'accroupit en prenant garde de ne pas perdre l'équilibre. Elle s'empara d'une boîte imposante et se releva lentement. Chargée de ce paquet, elle retourna dans la cuisine, posa ce tas de souvenirs sur la table puis s'installa confortablement sur une chaise. Le café l'attendait toujours. Elle but enfin la première gorgée qu'elle savourait tout particulièrement. La douce tiédeur de cette matinée de juin l'invitait à la nonchalance et à la rêverie. Son regard se posa à nouveau sur la tasse oubliée.

Cet objet désuet et sans valeur apparente constituait une sorte d'héritage symbolique. Pourquoi conserver ainsi cette relique abîmée, dernière rescapée d'un service offert en cadeau de mariage

à ses grands-parents maternels ? La jeune femme se souvenait du rituel du petit déjeuner dans leur maison de vacances sur la Côte d'Azur. À l'époque, cette tasse était déjà orpheline. Elle revoyait Mamie Liza s'obstiner à boire son café dans l'objet larmoyant dont la balafre humide laissait déjà suinter un liquide brunâtre. Cet écoulement sanguinolent se déversait dans une sous-tasse que sa grand-mère prenait la précaution de placer sous l'objet blessé. D'ailleurs, fillette, Béatrice était troublée par l'atmosphère inquiétante qui flottait dans cette demeure mystérieuse...

L'endroit le plus angoissant était sans doute cette crypte envoûtante qui menait à des chambres secrètes. Un jour, elle avait découvert tout au fond d'une armoire, une étrange poupée ancienne vêtue de velours noir. L'expression maléfique de ce jouet démodé lui rappelait ces vieilles figurines de sorcellerie utilisées pour de la magie noire et autres sortilèges... Ce lieu était hanté par les fantômes du passé qui murmuraient des histoires à l'époque inaudibles.

D'un geste mécanique elle se versa une autre tasse de café et prit machinalement le recueil de nouvelles commencé la veille. Elle l'ouvrit et commença à lire...

### *L'Homme invisible*

La porte automatique de la Poste s'ouvre devant moi. Elle au moins a détecté ma présence. Péniblement, je m'engage dans le passage et j'avance jusqu'à la machine à affranchir en chancelant sur mes jambes qui me portent difficilement. Je ne vais pas m'accrocher comme un dernier wagon à cette file d'attente interminable. Tout ça pour deux malheureuses lettres !

Ça y est ! Je suis devant la machine dont l'écran mystérieux affiche silencieusement son lot d'énigmes impénétrables. J'accroche difficilement ma béquille, tout en me cramponnant à cet outil dont la technique sophistiquée m'exclue encore plus de ce monde trop rapide qui m'échappe et me rejette.

Un homme me frôle. Il passe en faisant tomber ma canne qui s'étale avec fracas. Une jeune fille pressée l'enjambe avec indifférence tout en me jetant un regard agacé. Il me faudra la ramasser, mais plus tard. Pour l'instant, je fixe l'obscurité de l'écran que rien ni personne ne vient éclairer. Derrière moi, j'entends un guichetier qui plaisante bruyamment avec une cliente.

Comme toujours, je suis impuissant, vaincu, désespérément transparent parce que désormais inutile. Mon allure voutée et ces rides qui ont sournoisement sillonné mon visage, constituent un linceul morbide qui m'a enveloppé bien avant que la mort ne m'ensevelisse. Être un homme invisible est bien plus cruel que la mort.

### *Les Reines déchues*

Marthe et Jacky avaient atteint l'âge respectable des 85 printemps. Désormais, chaque jour passé représentait une victoire arrachée à la mort, un sursis accordé généreusement par la providence.

Ces deux bourgeoises avaient cheminé tranquillement dans la vie, connaissant quelques secousses et autres soubresauts, mais aucun drame n'était jamais venu dévaster leur existence confortable. Elles avaient suivi le parcours

classique des femmes de leur milieu aisé : mariage précoce avec un homme bien né à la carrière prometteuse. Des enfants plus ou moins désirés étaient venus parfaire le tableau idyllique de la famille modèle au bonheur sans nuage. Ces bonnes catholiques avaient rempli leurs devoirs conjugaux et familiaux avec la déconcertante aisance des bourgeoises, dressées et programmées dès la naissance à voleter et papillonner gaiement entre les tâches domestiques. C'est sans rechigner qu'elles avaient honoré leurs obligations mondaines et leurs incontournables bonnes œuvres, telles des abeilles laborieuses et efficaces. Une vie bien remplie en somme.

Ces femmes modèles présentaient une façade lisse, sans relief ni aspérité, d'un conformisme parfait. Elles avaient traversé la vie intactes, évoluant et se transformant toujours selon les convenances et la plus parfaite bienséance. Elles étaient clonées.

Marthe et Jacky étaient aujourd'hui des arrière-grands-mères comblées. Quelles passions auraient encore pu agiter leurs vieux cœurs fatigués ? La vieillesse les avait peu à peu dépouillées de leur pouvoir et de leur influence : les enfants adultes et indépendants n'avaient plus besoin d'elles, elles ne pouvaient plus guère briller ni rivaliser de par leurs toilettes et leur beauté dans la sphère mondaine. Il ne leur restait plus que l'univers de la bienfaisance où ces reines déchues pouvaient encore prétendre à un quelconque pouvoir. C'est en rombières triomphantes qu'elles régnaient sans partage sur ce troupeau de miséreux, camouflant leur soif de pouvoir sous des propos mielleux et autres roucoulades prétendument humanistes. C'est dans cette cour des miracles associative que ces impératrices désavouées

retrouvaient enfin leur trône. Elles commandaient à ces loqueteux d'une main de fer, n'hésitant pas à hausser le ton et à les tancer si nécessaire, mais toujours pour leur bien, évidemment.

La perspective de la mort prochaine rétrécit toujours le champ des possibles avec la vie qui s'effiloche lentement et dénoue peu à peu ses derniers fils. Mais ces reines déchues n'abandonnaient pas si facilement la partie et se cramponnaient de toutes leurs dernières forces à leur royaume terrestre. Alors parfois, malgré leur énergie déclinante, il arrivait encore que ces vieilles harpies se cabrent et s'affrontent pour engager le combat, peut-être le dernier : laquelle partirait en premier ? Désormais, chacune guettait chez l'autre un signe de faiblesse, même infime : une douleur, un rhume qui traînait, la perspective d'une grippe. Dans cette course ultime contre la mort, il n'y avait pas de règles, tous les coups étaient permis, comme dans la vie. Sous le masque doucereux de leur bonne éducation, ces rivales de toujours savaient se décocher des flèches mortelles dont le venin immonde paralysait immanquablement l'adversaire.

Elles crachaient leur fiel venimeux derrière des mots et des gestes enveloppants pour se sentir encore exister, pour jouir encore de ce pouvoir de destruction et d'emprise, comme au temps de leur splendeur passée. C'est cette haine qui les maintenait encore en vie. Elles trouvaient encore de l'énergie pour s'affronter dans des combats impitoyables où il fallait terrasser l'adversaire, avant que la mort ne vous foudroie. Avec quelle énergie ces vieilles vipères défendaient-elles encore leur nid contre les assauts d'intruses plus jeunes, plus belles, encore désirables... Si la